

# JOURNAL EN PUBLIC

MAURICE NADEAU

Tous les ans, en janvier, je recevais ses vœux. Février, je ne m'inquiète pas, je me dis : tiens, lui aussi en a fini avec cette pratique ridicule. D'autant que, voyez le tableau – des nonagénaires se flattant d'espérances ! Hier me parvient une carte de visite portant ces lignes d'une écriture appliquée : Fernande a le regret de vous apprendre la mort de Daniel, le 20 février. Il a été incinéré à Tours selon ses dernières volontés. Fernande est sa veuve.

Daniel avait pris sa retraite dans un village du val de Loire. Il militait dans la section socialiste, peu combattive selon lui. Il regrettait le temps où nous nous étions connus, où l'on croyait à l'existence d'une « classe ouvrière » aspirant à la « Révolution ». Tu crois, m'écrivait-il, qu'avec ta *Quinzaine*... ? Je n'osais lui répondre. Ah, et puis tu sais, me confiait-il, les malheurs domestiques... Mon fils de vingt ans tombe du haut d'un pommier, colonne brisée, chaise roulante. La vie !

Daniel avait été ouvrier qualifié dans une usine de la porte d'Italie. C'était l'époque des grandes luttes ouvrières, après 36 et le Front Populaire, l'époque où pour des raisons de défense nationale Maurice Thorez avait dit à ses troupes : « il faut savoir terminer une grève ». Daniel n'était pas d'accord. Il partageait l'amertume de ses copains. Nous l'avions prudemment approché. Il nous fournissait la matière du journal d'usine que nous allions distribuer à la sortie de l'équipe de nuit. Comment savent-ils tout cela ? se disaient les gars fourbus, amers et avec nous de mauvais poil. Les staliniens de Gnome et Rhône aviation n'ont jamais su que le sondeur de leurs cœurs et consciences était leur camarade Daniel, obligé de se cacher d'eux pour les aider dans leur lutte... Ils lui auraient fait un mauvais parti.

Daniel Godelle, à 91 ans, vient de finir sa vie. Elle fut dure, combattive et obscure. J'écris à Fernande que ce fut une belle vie.

Un autre obscur. Sa fille s'indigne. Pourquoi ne prononce-t-on jamais le nom de cet homme qui édita une des plus belles revues littéraires de l'entre-deux-guerres, qui dirigea une maison d'édition où vivaient, pour leurs premiers écrits, Max Ernst, Chirico, Boris Pilniak ou Henri Michaux ? Un homme qui eut le tort de mourir à cinquante ans et qui s'appelait d'un nom trop commun : Pierre Lévy.

Bien sûr, beaucoup d'entre vous n'ont jamais lu BIFUR, qui vous le reprocherait ? Quelques-uns ont entendu parler des « Editions du Carrefour » à cause d'*Un certain Plume*, ou de *La Femme 100 têtes*. En revanche tous ou presque, même ceux qui sont nés après 45, connaissent l'existence du *Livre Brun* qui, en 1933, dénonçait l'incendie du Reichstag, Dachau et le début de la terreur nazie, publié en français et en allemand à des centaines de milliers d'exemplaires. Un livre qui mit en rage Hitler et sauva Dimitrov. Il est vrai que pour ce *Livre Brun* et un *Second Livre Brun* qui fit autant de bruit, Pierre Lévy avait cédé sa place à Willi Münzenberg, le fameux activiste communiste qui, pour avoir dénoncé le pacte germano-soviétique fut traité de traître par Moscou. « Le traître, Staline, c'est toi », écrit-il dans son journal *Die Zukunft* en mars 39. S'étonnerait-on de retrouver son corps mutilé en 1940 au coin d'un bois, près de Saint Marcellin dans l'Isère ?

C'est donc l'histoire de son père et des activités de celui-ci que raconte sa fille, Catherine Lawton-Lévy, ancienne enseignante, interprète de conférence aux Nations Unies durant trente trois ans et qui, tout en rédigeant ce livre, élève des moutons dans le Sud-Ouest. A Najac elle ne doit pas être une villageoise comme les autres. Qu'ajouterait-elle à toutes les histoires qu'elle nous conte : celle de

BIFUR, celle des Editions du Carrefour, celle d'une famille juive alsacienne devenue franco-suisse, adonnée en grande partie à l'horlogerie, celle de Pierre Lévy éditeur et celle de Georgette son épouse, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, etc. ? Le merveilleux est que toutes ces histoires s'enchaînent les unes les autres dans le temps qui passe et sur fond d'époque – l'entre-deux-guerres – donnent lieu à ce que je ne me doutais pas pouvoir aimer un jour : un roman de famille. Et quelle famille !

Catherine remonte loin dans le temps : à Charlemagne et à cet échappé de Jérusalem que dépêche auprès de l'Empereur chrétien – cinq ans de voyage avec un éléphant pour cadeau – le calife de Bagdad. Il appartient à une famille illustre ce messager détenteur de secrets, celle des Kalonymos qui deviendront Kalonymos dans la Narbonne du XII<sup>e</sup> siècle, philosophes et premiers maîtres de la Kabbale. Elle suit leur trace, Catherine, de siècle en siècle, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> dans un village d'Alsace nommé Hegenheim où un Gaspard Kalonymos Lévy « allait engendrer une famille d'horlogers suisses et, au XIX<sup>e</sup> siècle, un petit-fils éditeur à Paris : Pierre Gaspard Lévy », le père de Catherine.

Le souffle me manque pour la suivre dans son histoire des juifs alsaciens et bâlois (Hegenheim est voisine de Bâle) et de leur progressive émancipation en dépit de nombreux pogroms. Émancipation votée par l'Assemblée nationale le 27 septembre 1791. Grâce à la République les juifs sont devenus des citoyens, mais Napoléon, en 1808, leur ordonne de prendre un patronyme, c'est-à-dire une nouvelle identité. Ainsi le juif Kalonymos Tsvi devient-il Pierre-Gaspard Lévy, colporteur.

Passons. Passons les siècles, les pogroms, 1848, le Second Empire, la guerre de 1870, l'Alsace incorporée au Reich, l'exil vers la Suisse toute proche, la famille Lévy fixée à Bienne et se lançant dans l'industrie horlogère où elle prospère, les frères Léon et Théodore achetant leur « privilège de bourgeoisie ». Passons sur les mariages, les alliances de familles, les oncles et les cousins cousines. Vient au jour le 27 novembre 1894 un Pierre qu'en souvenir de son arrière-grand-père on appellera Pierre Gaspard comme le colporteur et qui aura une enfance biennoise, puis zurichoise et c'est alors que pour lui tout commence.

Pierre ne se contente pas d'étudier au Polytechnicum, il fréquente rives du Lac et plus ou moins mauvais lieux. Un certain Cabaret Voltaire où s'ébattent quelques jeunes gens, dont un peintre roumain Marcel Janco, un homme de théâtre allemand Hugo Ball, un autre Alsacien Jean Arp et sa compagne Sophie Taeuber, bientôt rejoints par un certain Tristan Tzara qui baragouine le français. Beaucoup de ces pétroleurs Dada deviendront célèbres, Pierre est promis à l'horlogerie, son père compte fermement sur lui.

Pierre comparait et dit à son père : « je n'en ai rien à faire de l'horlogerie, je monte à Paris avec Georgette, on verra bien ». Léon a un coup de sang, il n'aura plus grand goût au travail.

Paris 1921. Pierre et Georgette se marient sous le signe des *Mariés de la Tour Eiffel* que fait représenter un certain Cocteau. Ils rendent visite à l'oncle de Georgette, Edmond Fleg écrivain connu et Académicien. Ils deviennent amis avec les Pierre Dalsace, le futur grand gynécologue, un jeune architecte talentueux, Pierre Charreau qui décorera leur appartement de l'Avenue Charles Floquet dont les larges fenêtres donnent sur le Champ de Mars et d'où ils voient le soir CITROEN en lettres de feu sur la Tour Eiffel. Et, naturellement, Pierre revoit ses amis Dada de Zurich, assiste à leurs manifestations, prend langue avec l'un deux, Georges Ribemont-Dessaignes qui s'ennuie un peu entre Paris et Neauphle le Château où il habite momen-

tanément. Pierre a des sous, il aime les livres et admire les Dada, pourquoi ne pas devenir éditeur ?

Et maintenant excusez-moi, je vais intervenir dans l'histoire de Pierre Lévy que bien sûr je n'ai pas connu. Parce que BIFUR j'en avais trouvé les huit numéros (le 8<sup>e</sup> fut le dernier) chez Gibert boulevard Saint Michel quand j'étais jeune homme et que j'y ai lu pour la première fois Kafka, Joyce, Boris Pilniak, William Carlos Williams et Jean-Paul Sartre. Parce que, excusez-moi encore j'ai publié, en 1958, les souvenirs de Ribemont-Dessaignes, premier rédacteur en chef de BIFUR, puis, en 1983, ceux de Nino Frank son successeur, mon ami. Tous deux écrivent longuement sur BIFUR et pour cause : ce fut une belle période de leur vie. Nino m'en parlait, comme il me parlait de Joyce, avec émotion, sans cacher le caractère un peu tortueux du personnage. De Pierre Lévy il ne fut jamais question, et c'est ce silence général à son propos qui aujourd'hui indigné sa fille. Ces artistes et écrivains qui faisaient les avantageux sur le pavé parisien n'ont jamais marqué de la considération pour celui qui leur permettait de briller. Pis : ils l'ignoraient. En 1931 BIFUR s'arrête sur un huitième numéro alors que sa renommée est devenue internationale. D'une part Pierre Lévy commence à manquer de finances, d'autre part Nino Frank doit céder la place à Paul Nizan. Naturellement, le Parti communiste ne sait quoi faire de BIFUR, Aragon s'agitait d'un autre côté, idéologiquement plus rentable.

Les Editions du Carrefour durent un peu plus longtemps, mais ici aussi, le Parti communiste par Koestler et Münzenberg, veulent en faire autre chose. *Le Livre Brun* est le dernier ouvrage à porter le logo des Editions du Carrefour, dessiné par un ami de Pierre : Jean Lurçat. J'ai le bonheur de posséder l'exemplaire, daté décembre 1930, de *Rêve d'une petite fille qui voulut entrer au Carmel*. Trouvé chez un bouquiniste il ne m'a pas coûté cher, il m'est précieux.

En 1934 Pierre n'a que quarante ans, à quelle occupation va-t-il se donner ? Il vit dans un Paris d'une brillante nouvelle avant-guerre. Au théâtre avec les Pitoëff et Dullin, au cinéma avec Renoir, au concert avec Auric et Milhaud. Il ne se mêle pas aux foules qui défilent de la Bastille à la Nation, mais il visite au Trocadéro l'Expo 37. Il se dit marxiste en vivant comme un bourgeois. Il fréquente Drieu La Rochelle et son épouse Colette Jéramec, il n'ignore ni Simone Kahn, la femme de Breton, ni Peggy Guggenheim, épouse de Max Ernst en des temps troublés. Il part sur un cargo de la famille Dreyfus qui cingle vers l'Afrique du Sud et l'Océan Indien. C'est à Cape Down qu'il apprend le 3 septembre 39 que la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à Hitler.

Passons, passons. De retour à Paris avenue Charles Floquet il y trouve sa femme paralysée, victime d'un accident, sa petite voiture étant conduite cet unique jour-là par l'ami Jean Dalsace. Passons, passons, le voici Suisse et Juif sous Vichy, résistant à Saint-Tropez, de retour en Suisse et précisément à Bienne où continue de fonctionner entre hauts et bas l'industrie horlogère, de nouveau à Paris à la Libération, avenue Charles Floquet, dans son appartement pillé et vidé de ses livres et tableaux. Il meurt à l'hôpital après une opération au cerveau qui tourne mal. Il avait cinquante ans.

J'ai lu ce livre de la fille de l'obscur Pierre Lévy. Je l'ai relu, je le relirai. Je n'ai donné ici qu'un dixième de sa richesse. Que Catherine Lawton-Lévy me pardonne !!

Catherine Lawton-Lévy, *Du colportage à l'édition*, BIFUR et les Editions du Carrefour, Pierre Lévy, un éditeur au temps des avant-gardes, 380 pages in-octavo, 37 illustrations, Editions METROPOLIS, Genève.